

**Le prix Nobel de littérature 2022 :**  
**Annie Ernaux,**  
**une lauréate objet de toutes les passions**

Adriana RICO-YOKOYAMA

Annie Ernaux est la première femme française lauréate du prix Nobel de littérature. Il lui a été attribué pour « le courage et l’acuité clinique avec laquelle elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle » (dixit le Comité de sélection de Stockholm). Auteure d’une vingtaine de livres, elle est traduite dans une quarantaine de langues, et nombre de ses œuvres ont été adaptées au cinéma ou au théâtre. Son lectorat appartient à toutes les générations, du fait de l’entrée de ses œuvres dans les lycées et universités où elle est étudiée. De ce fait, on ne compte plus le nombre d’articles, de thèses, ou même de colloques, qui lui sont consacrés. Elle a, par ailleurs, créé un genre littéraire nouveau qui a influencé beaucoup d’écrivains d’aujourd’hui, se réclamant d’elle. Transfuge de classe, ses livres reviennent sur les expériences marquantes de sa vie et de son milieu, de sorte que nombre de sociologues se sont penchés sur ses écrits. On constate également la multiplication des témoignages relatant, à l’instar de l’écrivaine, leur expérience de transfuge, sous diverses formes, romans, essais, ou biographies.

L’annonce, le 6 octobre 2022, de l’attribution du prix Nobel de littérature à Annie Ernaux a néanmoins déclenché un véritable séisme en France. Passées les premières manifestations de fierté nationale, et la joie de voir une femme française enfin couronnée, le verni s’est craquelé et des déferlements de mépris et de haine, se sont abattus, de toute part, sur l’écrivaine, en témoigne certains

titres de journaux remettant en cause la légitimité du Nobel : *Annie Ernaux, un Nobel pour rien ?*<sup>1)</sup>, *Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature : et si c'était nul ?*<sup>2)</sup> ; d'autres titres de journaux montrent des tentatives pour contrecarrer cette violence jugée illégitime : *Heureusement, Annie Ernaux n'est pas un « Grand écrivain »*<sup>3)</sup>, *Annie Ernaux, une Nobel illégitime ?*<sup>4)</sup>, *Derrière la polémique autour de l'attribution du Nobel à Annie Ernaux, une histoire de luttes*<sup>5)</sup>, *Annie Ernaux : un engagement qui dérange*<sup>6)</sup>, ou encore *Annie Ernaux : mais pourquoi tant de haine ?*<sup>7)</sup>

Pourquoi tant de haine, en effet ? Jamais auparavant, l'attribution d'un prix Nobel n'avait déchaîné de telles passions, qui plus est, des passions contraires, car A. Ernaux est haïe avec autant de force et violence qu'elle est aimée et adulée par ailleurs.

Dans cette étude, nous essayerons de montrer que les sentiments, en bien ou en mal, qu'inspire l'écrivaine ont la même origine, autrement dit, que l'on aime l'écrivaine pour les mêmes raisons que d'autres la méprisent.

Pour mettre en lumière ce qui se cache derrière le rejet ou l'adoration envers l'écrivaine, nous nous attacherons à comprendre ce qui définit cette œuvre majeure.

---

1) Sur le site *Entreprendre*, par Marc Alpozzo, le 14-10-2022.

2) Le Figaro, par Nicolas Ungemuth, le 18-10-2022.

3) Sur le site *Diacritik*, par Johan Faerber, le 10-10-2022.

4) France Culture, Par Chloé Leprince, 11-10-2022.

5) Sur le site *Slate*, par Christian Salmon, le 12-10-2022.

6) *En attendant Nadeau*, Journal de la littérature, des idées et des arts, par Gisèle Sapiro, le 30-11-2022.

7) L'OBS, par Élisabeth Philippe, L'OBS n° 3035, le 08-12-2022.

## 1. L'œuvre d'Annie Ernaux : un découpage en trois grandes dimensions

« Écrire la vie<sup>8)</sup> » est le titre qu'Annie Ernaux a choisi pour le volume *Quarto* de Gallimard qui réunit une partie importante de ses écrits et quelques inédits<sup>9)</sup>, jusqu'à la parution du volume en 2011. Il avait été demandé à l'écrivaine de trouver un intitulé général pouvant caractériser son œuvre plurielle, et « Écrire la vie » lui est apparu comme une évidence, comme le montre l'extrait suivant :

« Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Je n'ai pas cherché à m'écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible. » (*Quarto*, 2011 : 7).

Voilà donc condensés dans ces quelques lignes la vocation, la raison d'être, le sens donné à son écriture par l'écrivaine, qui à partir de son vécu, des expériences qui l'ont traversée<sup>10)</sup>, plus qu'elle ne les a traversées, aspire à en faire jaillir des vérités, sinon universelles, pour le moins partagées.

De l'énumération quelque peu disparate des sujets abordés dans ses livres :

---

8) « Écrire la vie » est le titre d'un séminaire d'Antoine Compagnon, au collège de France où Annie Ernaux est intervenue, en 2019. Elle a repris ce titre pour le volume *Quarto*.

9) Principalement des extraits de ses journaux intimes et des photographies.

10) A. Ernaux a évoqué à de nombreuses occasions son sentiment que les « événements » qu'elle avait vécus, lui étaient arrivés pour qu'elle puisse en rendre compte. Dans *Le Journal du dehors* (*Quarto*, 2011 : 528).

« le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil », on peut dégager trois grandes thématiques dans l'œuvre d'A. Ernaux, toutes trois ancrées dans sa vie.

### 1.1 « La trajectoire sociale »

D'abord, il y a l'appartenance à une classe sociale particulière : celle des « dominés », de la France d'en bas dont elle est issue<sup>11)</sup> et dont elle va sortir non sans souffrance, ni humiliations. Elle est ce qu'on appelle aujourd'hui une *transfuge*<sup>12)</sup> de classe. Terme dont elle aime à souligner non pas l'idée de fuite, qui ne la concerne pas à proprement parler<sup>13)</sup>, mais davantage celle de trahison. En effet, la honte d'appartenir à une classe méprisée – née de sa confrontation avec un milieu<sup>14)</sup> aux antipodes du sien mais donné comme étant le seul acceptable et désirable –, puis *la honte d'avoir eu honte* de ses origines, constituent le ferment de son inexpiable sentiment de trahison. Il deviendra le terreau de son écriture, son moteur. Sa volonté de réhabiliter les siens, au sens large<sup>15)</sup>, apparaît dans son journal intime, en 1963. Elle y formule, non sans une

---

11) Elle est issue, dit-elle « d'une lignée de paysans sans terre, d'ouvriers et de petits commerçants », ses parents, ouvriers d'abord, font l'acquisition après d'un café-épicerie, dans un quartier populaire de Yvetot, en Normandie. (Discours d'A. Ernaux à l'occasion de la réception du prix Nobel de Littérature, Stockholm, le 10 décembre 2022).

12) Le petit Robert définit le transfuge comme suit : « personne qui abandonne son parti pour rallier le parti adverse ; personne qui trahit une cause ».

13) Elle n'a pas cherché à fuir son milieu d'origine, elle s'en est éloignée par la force des choses. L'idée de fuite est applicable au sociologue Didier Eribon (2009) ou à l'écrivain É. Louis (2014), qui ont tous deux éprouvé et relaté dans leurs livres un rejet, parfois violent, pour leurs milieux d'origine.

14) Fille unique, ses parents décident de l'envoyer dans une école privée et catholique de jeunes filles *de bonne famille*.

15) Ses parents et sa famille, bien sûr, mais également tous les dominés, les exclus, les petits.

certaine violence<sup>16)</sup>, une promesse que la jeune femme se fait à elle-même : « J'écrirai pour venger ma race<sup>17)</sup> », expression inspirée des paroles d'Arthur Rimbaud : « Je suis de race inférieure de toute éternité ». L'écriture sera donc le bras armé de cette vengeance, mais aussi, l'instrument de sa possible rédemption. Toute la question réside dans le choix ou la conception d'une forme littéraire apte à remplir cette mission, il en sera question plus loin.

## 1.2 « Le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles »

La domination sociale, précédemment évoquée, coudoie un autre type de domination, la deuxième grande thématique de son œuvre, cette fois-ci sexuelle. Des événements traumatiques subis par l'autrice, du fait d'une législation hostile aux femmes, comme par exemple son avortement clandestin, marqueront ses écrits. « Venger ma race et venger mon sexe ne feraient qu'un désormais » déclare-t-elle dans son discours de réception du prix Nobel. Mais, plus généralement, tout ce qui a trait au corps, à la sexualité ou au quotidien des femmes – autant d'aspects absents de la littérature car jugés, la plupart du temps, insignifiants, méprisables ou indignes d'y figurer – occupe une place majeure dans l'œuvre ernausienne. On y trouve, côté corps : les menstrues ou leur absence, l'avortement (*Les Armoires vides*, *L'Événement*) ; la défloration et la violence masculine (*Mémoire de fille*) ; le désir, la passion, la jouissance, la jalousie, l'adultère (*Passion simple*, *L'Occupation*, *Se perdre*, *Hôtel Casanova*, *Le Jeune Homme*) ; côté condition féminine : le carcan du mariage et le divorce (*La Femme gelée*), la condition des femmes des milieux populaires (*Une femme*), la maladie : Alzheimer (« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* »), un cancer

---

16) Expression reprise également dans son discours de réception du Nobel.

17) « Hier soir, je songeais que « je vengerais ma race » dont l'opposé est la bourgeoisie incarnée par les filles du Havre. », extrait de son journal intime, janvier 1963. (Ernaux, *Quarto Gallimard*, 2011 : 12). Par *race*, elle pense *classe* mais n'est pas encore très politisée à l'époque où elle écrit ces mots.

du sein (*L'Usage de la photo*), etc.

### 1.3 « L'existence des autres »

Il s'agit de la troisième thématique saillante dans l'écriture d'A. Ernaux. Celle-ci est représentée par des ouvrages tels que « Le Journal du dehors » ou « Regarde les lumières mon amour », où elle explore des univers sociaux *inhabituels* mais qu'elle interroge, comme toujours, à travers le prisme de sa propre expérience. Elle y rencontre *d'autres vies que la sienne*<sup>18)</sup>, celles d'inconnus qui traversent sa route, dans ces lieux improbables en littérature que sont le RER, le supermarché, les abribus, ou le pied des HLM ; des anonymes auxquels elle restitue une place sur la scène littéraire, leur apportant une visibilité et une légitimité qu'ils n'ont pas aux yeux d'une partie de la critique ou du public, il en sera question ultérieurement ; des hommes et des femmes, enfin, dont elle a le sentiment que leur vie la « pénètre », comme le montre l'image extrême qu'elle utilise pour décrire cette réalité : « Je suis traversée par les gens, leur existence, comme une putain<sup>19)</sup> ».

Les thèmes abordés par l'écrivaine sont, on le pressent, porteurs de l'explication de l'amour, parfois inconditionnel, que lui voue son lectorat, autant que de la haine viscérale qu'elle peut inspirer, notamment, dans certaines franges de la société. Mais, en partie seulement, car viennent se greffer aux thématiques ernausiennes d'autres éléments « aggravants » pour ne pas dire « accablants » dans le procès à charge qui lui est intenté.

Quand on l'interroge sur les critiques qui ont jalonné sa carrière en

---

18) En référence au titre du livre d'E. Carrère, *D'autres vies que la mienne*, Éd. P.O.L., 2011.

Écrivain qui revendique, dans le rapport au réel, une filiation avec l'écriture d'A. Ernaux. (La compagnie des œuvres, *Annie Ernaux, autrice de l'intime*, 2/4).

19) *Journal du dehors* (1993), Quarto Gallimard, 2011 : 528.

littérature, A. Ernaux ironise : « J’ai tout faux en réalité : je suis une femme et en plus, j’écris depuis un monde de dominés, avec des formes nouvelles. Je refuse le roman et même l’autofiction, ce sont des textes qui sont souvent courts et qui partent toujours de moi-même mais en tant que je suis simplement une femme ou un individu. »<sup>20)</sup>.

Chacun de ces aspects cristallisant les passions contraires envers la lauréate du prix Nobel de littérature – à savoir, son sexe, qui la place d’emblée, et aujourd’hui encore, dans une position inégalitaire ; ses écrits, éminemment sociaux et politiques centrés sur des rapports entre dominants et dominés observés depuis le bas de l’échelle ; et enfin, un genre littéraire et une forme d’écriture uniques et dérangementants – sera repris et analysé dans la partie qui va suivre.

Pour commencer, il semble important d’aborder la question de l’écriture car si l’immense succès d’A. Ernaux doit beaucoup aux principes qui ont régi son style, et ont grandement servi sa cause, celui-ci a également été l’objet de toutes les attaques et oppositions.

## 2. Un style implacable et un genre littéraire nouveau

A. Ernaux, refusant les termes d’autofiction ou d’autobiographie, a proposé l’expression d’auto-socio-biographie pour définir le genre littéraire de ses écrits.

### 2.1 Les prémices

Pour mieux cerner le pourquoi du rejet du style littéraire d’A. Ernaux, il est nécessaire de revenir, au préalable, sur les prémices de cette écriture et sur ce qui l’a motivée.

Dès son premier livre<sup>21)</sup>, *Les Armoires vides* (1974), les deux principales

---

20) *Ibid.*

21) C’est le premier roman publié d’A. Ernaux. Le précédent, écrit dans les années 60 et

thématiques (les dominations sociales et sexuelles) qui vont marquer la plus grande partie de l'œuvre ernausienne, sont déjà présentes. L'écrivaine sait donc, dès le début, ce dont elle veut parler. En revanche, il lui faudra des années de réflexion, d'essais, de tâtonnements, et trois romans, pour parvenir à ce style unique qui caractérise son œuvre.

Les trois premiers livres, *Les Armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou non* (1977) et *La Femme gelée* (1981) sont des romans – genre littéraire qu'elle abandonne définitivement par la suite – et ils sont autobiographiques, mais l'héroïne ne porte pas le nom de l'écrivaine laissant ainsi une place au fictionnel. Ces trois romans sont très vivants et colorés, l'oralité y est omniprésente, ainsi que le monologue intérieur. On le voit, pour l'auteure, le style littéraire est d'une grande importance. N. Wolf le rapproche de celui de la littérature d'après-guerre, une littérature du peuple<sup>22)</sup>. A. Ernaux déclare, en outre, s'être inspirée de L. F. Céline, pour l'expression de la violence, indispensable à son écriture d'alors. *Les Armoires vides*, il faut le rappeler, s'ouvre sur l'avortement clandestin subi par l'écrivaine dans sa vingtaine, et relate l'expérience traumatique – puisqu'elle est à l'origine du profond sentiment de trahison qui va l'habiter par la suite – d'une forme de reniement de sa famille, de son milieu, des comportements, des usages, de la *non*-culture de sa classe d'origine. Sur cette question de la violence, à cette période de son écriture, l'auteure explique :

« J'ai besoin de cette violence-là, de l'écrire, je n'ai pas les termes pour le dire... C'est, au fond, une façon de contourner, de retourner, la violence

---

intitulé *L'Arbre*, n'a pas trouvé d'éditeur.

22) Nelly Wolf est l'auteure de l'essai *Le peuple en littérature, Colloque Écrire sa vie, raconter la société. L'autobiographie au risque de la sociologie*, par Annie Ernaux et Nelly Wolf, le 2-10-2021, à la BNF.

symbolique que j'ai pu subir dans ma jeunesse, mais c'est spontané et c'est cette écriture-là, [...], qui ne s'épargne pas tous les effets d'accumulation. » (*Ibid.*)

## 2.2 La rupture

*La Place* (1983) marque une rupture radicale avec l'écriture des trois romans précédents. Le besoin d'écrire sur son père, disparu en 1967, se heurte au style de ses premiers écrits, inaptes à rendre justice à ce père aimé, et au monde qu'il représente, père dont la perte ravive en elle, avec acuité, le sentiment de trahison, pour avoir changé de monde social, être entrée dans la classe dominante par son parcours de transfuge.

« J'ai écrit ce livre, dit-elle, à cause du fossé, qui s'était créé entre mon père et moi, à l'adolescence, où nous n'avions plus grand-chose à nous dire, tout ça parce que, tout simplement, nous étions séparés par ce qu'on appelle la culture. C'est ce silence que j'ai voulu retransmettre par l'écriture<sup>23)</sup>. »

L'impossibilité d'avoir recours au même style littéraire que pour ses premiers romans s'exprime en ces termes dans *La Place* :

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence

---

23) *Annie Ernaux, le portrait d'une écrivaine en lutte*, L'heure du monde, Podcast Le Monde, le 20-10-2022.

que j'ai aussi partagée.

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement<sup>24)</sup>, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles. » (*La Place*, 1983 : 24)

Pour A. Ernaux, « ne pas prendre le parti de l'art », c'est rejeter l'idée d'une littérature comme le lieu du beau au profit du vrai, du juste ; c'est veiller à ce que l'on ne puisse poser un regard juge ou surplombant, apitoyé ou plein de commisération, choqué ou indigné sur le monde d'en bas. Car, dit-elle, le *joli langage* est un lieu de domination sociale. Et il est un fait que depuis les origines, les normes littéraires auxquelles doivent se conformer les écrivains, et tous ceux aspirant à l'être, – sous peine, et à l'instar d'A. Ernaux, d'être taxés d'illégitimité –, ont été instituées par un monde de lettrés très éloigné de celui dont l'écrivaine est issue.

Il s'agit de n'établir aucune forme de connivence avec le lecteur, pas de clin d'œil ou d'intelligence avec celui qui la lit – car cela la placerait de son côté à lui, autrement dit *du mauvais côté de la ligne* –, mais se mettre, au contraire, à hauteur et au service de ceux pour lesquels, et aux noms desquels, elle écrit, en mettant les choses bien à plat et à distance, afin d'en percevoir la réalité brute, objective. C'est une opération de lucidité, une observation qui se veut clinique, factuelle, sans joliesse ni pittoresque, sans misérabilisme ni populisme – attaque récurrente qui est faite à l'écrivaine, mais très illégitime pour tout lecteur attentif de son œuvre.

### 2.3 « L'écriture plate », un instrument au service de ses objectifs

« L'écriture plate » est l'expression que l'écrivaine utilise, comme on le

---

24) Partie soulignée par nous. Les deux aspects apparaissant dans la phrase, l'écriture plate et la facilité apparente de cette écriture, seront analysés plus loin.

voit dans la citation précédente, pour caractériser son nouveau style. Aujourd'hui, c'est un terme qu'elle récuse, tant les interprétations réductrices auxquelles l'expression a donné lieu, ont ouvert le champ aux critiques dénonçant précisément son *absence d'écriture* ou de style. Or, par *plate*, A. Ernaux entend *factuelle*, terme qui n'existait pas alors. C'est une écriture à l'os, au cordeau, sans fioritures ni métaphores, une écriture délestée de tout le gras et où chaque mot, chaque expression est à sa place et non substituable. Ses mots à elle, dit-elle, sont « lourds comme des pierres<sup>25)</sup> », il faut qu'ils portent en eux une densité, « la lourdeur du vécu », « tout le poids du passé, des sentiments »<sup>26)</sup>.

C'est la raison pour laquelle la rédaction de *La Place* lui a tant coûté, car, contrairement à ce qu'elle a écrit<sup>27)</sup>, « non, l'écriture plate *ne [lui] vient pas naturellement*<sup>28)</sup> ». A. Ernaux est confrontée à la difficulté de trouver le mot adéquat, d'atteindre la justesse recherchée, la forme appropriée. Son journal d'écriture, *L'Atelier noir* (2011) montre la lutte, et parfois même, la souffrance de l'écrivaine, en prise avec « les hésitations, les recherches vaines, les pistes abandonnées, tout ce travail de taupe creusant d'interminables galeries, qui prélude à l'écriture de [ses] livres<sup>29)</sup> ».

« C'est un journal de peine, dit-elle, de perpétuelle irrésolution entre des projets, entre des désirs. Une sorte d'atelier sans lumière et sans issue, dans lequel je tourne en rond à la recherche des outils, **et des seuls**, qui

---

25) « *Les mots comme des pierres* », Annie Ernaux écrivain, Film de Michelle Porte, Folamour productions, France Télévision, 2013, in *Le Cahier de l'Herne*, 2022 : 175.

26) Annie Ernaux : « *Le Jeune Homme* » est un précipité de tout ce qui est important à mes yeux », France Culture, le 6-10-2022

27) Dans la citation précédente, sur l'écriture plate. (*La Place*, 1983 : 24).

28) Émission *Par les temps qui courent*, France Culture, le 6-10-2022 (redif., 1ere dif. 24-6-2022).

29) Annie Ernaux, *L'Atelier noir*, 2022 : 13.

conviennent aux livres que j’entrevois, au loin dans la clarté. »<sup>30)</sup>

Pour en revenir avec la question de la violence à laquelle l’écrivaine donnait libre cours dans ses premiers romans, celle-ci, loin de disparaître, demeure présente dans toute l’œuvre ernausienne mais s’exprime différemment, à partir de *La Place*, au travers du factuel, « la douleur du vécu », la réalité crue des événements ou des situations. A. Ernaux justifie ce choix comme suit :

La violence est présente dans tous mes livres, mais maintenant, elle ne se donne plus à voir, elle n’est plus exhibée, et je crois que c’est ce qui rend mon écriture plus forte. [...] Je l’ai transformée dans l’écriture à partir du moment où je me suis rendu compte, lorsque je voulais écrire sur mon père, que cette violence se retournait contre mon père lui-même. D’une certaine manière, avec cette violence, je cherchais le regard bienveillant des classes supérieures.<sup>31)</sup>

En procédant différemment, non seulement son récit a plus d’impact, mais grâce à la puissance des mots ainsi formatés, l’auteure réussit le tour de force d’inverser la violence subie en la retournant contre la société, qui par l’extrême hiérarchisation sociale ou sexuelle qu’elle entretient, a créé un malaise de classe douloureux et handicapant pour celui qui naît du mauvais côté de la ligne.

Ce n’est donc pas une écriture facile ou lisse, mais un style exigeant et rigoureux, qui loin de glisser sur le lecteur, accroche son attention, par sa force, son acuité, sa violence. Ces écrits sont comme des flèches atteignant au cœur, et ce, avec une économie de mots déroutante. Le sociologue et philosophe Didier

---

30) *Ibid.*, sur la quatrième de couverture.

31) Annie Ernaux : “*Le Jeune Homme*” est un précipité de tout ce qui est important à mes yeux”, *op. cit.*

Eribon, un des nombreux écrivains à revendiquer une filiation avec la lauréate du prix Nobel, rend hommage à l'écrivaine et à son écriture dans son essai *Retour à Reims*, où il revient sur son propre parcours de transfuge de classe et au sentiment cuisant de honte, très longtemps éprouvé, de ses origines :

J'ai reconnu très précisément ce que j'ai vécu à ce moment-là en lisant les livres qu'Annie Ernaux a consacrés à ses parents et à la « distance de classe » qui la séparait d'eux. Elle y évoque à merveille ce malaise que l'on ressent lorsqu'on revient chez ses parents après avoir quitté non seulement le domicile familial mais aussi la famille et le monde auxquels, malgré tout, on continue d'appartenir, et ce sentiment déroutant d'être à la fois chez soi et dans un univers étrange.<sup>32)</sup> »

Plus loin dans l'essai, alors qu'il peine à trouver les mots justes pour exprimer le contraste criant entre sa vie d'étudiant et les énormes sacrifices consentis par sa mère pour qu'il puisse poursuivre ses études, D. Eribon écrit :

« Je ne peux ici que renvoyer à la simplicité avec laquelle Annie Ernaux exprime, à propos de sa mère qui tenait une petite épicerie de quartier, la brutalité de cette vérité : « J'étais certaine de son amour et de cette injustice : elle servait des pommes de terre et du lait du matin au soir pour que je sois assise dans un amphi à écouter parler de Platon<sup>33)</sup>. »

Faire référence au sociologue et philosophe D. Eribon va nous permettre d'aborder une autre question essentielle de l'œuvre de l'écrivaine, à savoir, sa

---

32) Didier Eribon, *Retour à Reims*, 2018 : 28, en référence à Annie Ernaux, *La Place, Une femme et La Honte*, Gallimard, 1983, 1987 et 1997.

33) *Ibid.*, 2018 : 84, en référence à Annie Ernaux, *Une femme*, 1988 : 66.

portée sociologique.

## 2.4 L'auto-socio-biographie

Pour illustrer la différence de style entre l'écriture d'avant et après *La Place*, et introduire le nouveau genre littéraire créé et revendiqué par l'écrivaine, à savoir l'auto-socio-biographie, il nous a paru intéressant de rapprocher un même événement apparaissant dans *Les Armoires vides* (1974) et dans *L'Événement* (2002). Il s'agit de la scène de l'avortement clandestin réalisé par une *faiseuse d'ange*, et subie par A. Ernaux dans sa jeunesse.

« Ça vous chauffera une minute, juste le temps d'enfoncer. » Une petite sonde rouge, toute recroquevillée, sortie de l'eau bouillante. « Elle va se prêter, vous verrez. » J'étais sur la table, je ne voyais entre mes jambes que ses cheveux gris et le serpent rouge brandi au bout d'une pince. Il a disparu. Atroce. J'ai engueulé la vieille, qui bourrait d'ouate pour faire tenir. « Il ne faut pas toucher ton quat'sous, tu l'abîmerais... » [...] Crocheté, bousillé, colmaté, je me demande s'il pourra jamais resservir. Après elle m'a fait boire du café dans un verre pour nous remonter. Elle n'arrêtait pas de parler. « Faut beaucoup marcher, oui, aller à vos cours, sauf si vous perdez de l'eau. » (*Les Armoires vides*, 1974 : 11).

Je voyais la fenêtre avec des rideaux, d'autres fenêtres de l'autre côté de la rue, la tête grise de Mme P.-R. [la faiseuse d'ange] entre mes jambes. [...] Il y a eu une douleur atroce. Elle disait, « arrêtez de crier, mon petit » et « il faut bien que je fasse mon travail », ou peut-être d'autres mots encore qui ne signifiaient qu'une chose, l'obligation d'aller jusqu'au bout. [...] Je ne sais plus combien de temps cela lui a pris pour enfoncer la sonde. Je pleurais. J'ai cessé d'avoir mal, seulement une sensation de pesanteur dans le ventre. Elle a dit que c'était fini, je ne devais toucher à rien. Elle avait mis une grosse couche de coton, au cas où je perdrais de

l'eau. Je pouvais aller aux cabinets tranquillement, marcher. Dans un ou deux jours ça partirait, sinon il fallait lui téléphoner. Nous avons bu du café ensemble dans la cuisine. (*L'Événement*, pp. 302-303, Vol. Quarto).

On constate que les mêmes composantes du récit se retrouvent dans les deux versions, mais exprimées d'une manière bien plus factuelle dans la version de 2000, délestée d'une grande partie de l'oralité très prégnante des *Armoires vides*. Dans *L'Événement*, cette oralité n'apparaît plus dans la bouche de l'héroïne mais uniquement dans celle de la faiseuse d'ange, par l'usage du discours rapporté. Il apparaît clairement que le but recherché et les effets escomptés sont différents dans les deux ouvrages : dans le premier, l'auteure cherche à attirer le lecteur, à l'appâter, à le surprendre et à l'impacter. C'est son premier roman. Il faut qu'elle puisse retenir l'attention, et y parvient par la nature subversive du livre, – qui paraît en 1974, dans un contexte électrisé par les revendications des femmes luttant pour l'obtention du droit à l'avortement (la loi Veil dépenalisant l'IVG sera promulguée le 29-11-1974) –, ainsi que par l'usage d'un langage vivant, au verbe haut et coloré, et surtout « estampillé populaire » : le parler de l'héroïne ne laissant aucun doute sur son extraction sociale. *L'Événement* paraît dans un contexte apaisé. Le droit à l'avortement est entériné depuis 25 ans et semble immuable<sup>34</sup>. Ce livre revient sur l'expérience douloureuse d'A. Ernaux, où, cette fois, elle apparaît sous son propre nom.

---

34) Des événements récents, survenus aux États-Unis, démontrent le contraire. L'arrêt Roe v. Wade de 1973 qui reconnaissait à la femme le droit imprescriptible à l'avortement, car relevant du droit à la vie privée protégé par le IVe amendement, a été abrogé en 2022. Chacun des États a la responsabilité d'accorder ou non le droit à l'avortement. Cela prouve l'actualité de cet ouvrage, qui défie le temps, et laisse à imaginer les souffrances que vivent ou vont endurer celles qui doivent aujourd'hui braver l'interdit et tous les dangers pour être en adéquation avec leur corps ou la société. La France vient d'inscrire le droit à l'avortement dans la Constitution française. (1<sup>er</sup> fév. 2023).

Quelles sont les raisons du retour sur cet *événement* et qu'est-ce qui change, en dehors du style, dont il a été question jusqu'à présent, par rapport au roman de 1974 ?

Dans le premier cas, et cela a été signalé, il s'agit d'un roman autobiographique, à la première personne, mais l'IVG étant passible d'une peine de prison, l'héroïne n'apparaît pas sous le nom d'A. Ernaux. C'est un témoignage personnel, avec un *je* romanesque.

Avec *L'Événement*, ce n'est plus le même *je*. Depuis *La Place*, l'écrivaine a donné un nouveau sens à son œuvre, et le genre autobiographique ou autofictionnel ne correspond pas à la portée universelle qu'elle cherche à atteindre dans ses écrits. Une ambition d'universalité née de l'accueil particulier de *La Place* auprès d'un large public, la visibilité du livre s'étant trouvée accrue par l'obtention du prix Renaudot. L'écrivaine est saisie par les témoignages de ceux qui l'accostent après ses interventions publiques, les messages ou les lettres d'inconnus lui déclarant leur émotion de s'être reconnus dans son récit, d'y avoir retrouvé leur propre vécu, et lui exprimant leur gratitude pour avoir su leur faire comprendre, à travers ses mots et son écriture épurée, directe, transparente et sans tabou, les causes de leur mal-être social. Ceci se répètera avec chacun de ses livres, certes de nature et aux contenus très différents, mais atteignant, là, plutôt un public féminin, là, ceux qui ont été touchés par la maladie ou le deuil, là encore, par les oubliés de la littérature ou les socialement malmenés.

On voit à travers les témoignages, que par la manière dont elle écrit, le lecteur se reconnaît dans le *je* quand il le lit. Ce *je* devient alors un *je* collectif, partagé ; en somme, ce *je* devient *nous*. Mais le style ne suffit pas à lui seul à expliquer la manière dont est reçue l'œuvre et son impact, une autre composante majeure est à prendre en considération, la teneur éminemment sociologique de l'œuvre. A. Ernaux définit son propre genre littéraire comme de l'*auto-socio-biographie*.

Pour mieux illustrer la nature de ce genre littéraire nouveau et l'influence déterminante du sociologue P. Bourdieu, dont il sera question dans la partie suivante, il nous semble important de revenir sur la raison d'être de *L'Événement*, dans un contexte où, cela a été dit, les femmes n'ont plus à se battre pour obtenir ce droit fondamental de pouvoir choisir si elles sont prêtes ou non à enfanter. En relatant cette expérience personnelle, l'écrivaine relate en fait l'expérience vécue par des milliers de femmes, pour qui ce témoignage a été très important, à plusieurs niveaux. D'abord, en tant que soutien moral, comme le montre l'exemple de Barbara<sup>35)</sup>, qui se réfère aux *Armoires vides* :

Annie Ernaux est apparue dans ma vie lorsque j'avais 20 ans, j'étais enceinte et il n'était pas question pour moi de garder cet enfant. J'étais étudiante en lettres modernes, j'habitais chez mes parents, dans la bibliothèque de mes parents, il y avait *Les Armoires vides*. Et puis, j'ai ouvert ce livre et c'est dans les premières pages, je me souviens du choc parce que ce que j'éprouvais dans mon corps, elle l'avait éprouvé dans son corps. De lire ça, je me sentais moins seule, parce que, en fait, au bout du compte, c'est la solitude. J'ai pris cela comme quelque chose d'extrêmement soutenant dans la détresse dans laquelle j'étais. Et les mots d'Annie Ernaux, crus, c'étaient ces mots-là qu'il me fallait à moi, [...]. [C'était] une main tendue pour dire « n'aie pas peur, c'est comme ça que cela va se passer ». [...]. C'est une écriture qui peut parler à tout le monde parce qu'il y a une simplicité qui n'est pas une vraie simplicité, mais, on a le sentiment que c'en est une.

---

35) Appel à témoignages lancé par Le journal *Le Monde* à la suite de l'annonce de l'attribution de prix Nobel. *Qu'est-ce que les livres d'Annie Ernaux ont changé dans votre vie ? Racontez-nous*, 06-10-2022.

Mais, c'est aussi un témoignage vital pour toutes celles qui ont été contraintes de taire le traumatisme subi, l'ont laissé enfoui, empêchant ainsi que puisse se faire le travail de résilience dont on comprend après la lecture, parfois très éprouvante, du livre, qu'il est indispensable. Le médecin neuropsychiatre, Boris Cyrulnik, qui a contribué à faire connaître ce concept en France, explique que pour que la résilience soit possible, il faut que les *victimes* – car ces femmes sont bel et bien les victimes de la domination d'un sexe sur l'autre – verbalisent la douleur ou l'injustice subie, la disent, la clament, ou même la crient pour parvenir, enfin, à la transcender. Or, pour y parvenir, il faut que la société soit prête à entendre ou disposée à écouter, qu'elle admette, ouvertement et sans détour, que ces femmes sont des victimes à part entière, et que ce par quoi elles ont dû passer n'est pas acceptable et n'aurait jamais dû l'être.

A. Ernaux a ouvert la voie à cette parole jusqu'alors taboue parce qu'honteuse. Le jury du Nobel n'a-t-il pas pensé à cela en saluant la lauréate pour son courage ? La brutalité de son récit, pourtant délesté de tout artifice, ne dissimulant rien et s'en tenant strictement aux faits, bouleverse et horrifie. Le lecteur ressent, en chair propre, le désarroi de cette jeune femme livrée à elle-même, subissant tous les affronts et les humiliations. On comprend alors pourquoi la jeune Annie, alors qu'elle a un parcours scolaire brillant et prometteur, se sent tout à coup infériorisée, ramenée à sa condition de femme, et qui plus est, de femme issue d'un milieu social dominé. Elle tient là, pense-t-elle, sa punition pour avoir bravé des interdits implicites, et plus particulièrement celui d'avoir aspiré à s'élever socialement. On se rappelle les paroles du héros de Stendhal, Julien Sorel, qui, face à ses juges, déclare que quoi qu'il ait pu faire, quelle qu'ait été la gravité de ses actes, le verdict serait immanquablement le même, à savoir la peine capitale, puisque son véritable crime, indépassable, était d'avoir eu la prétention de vouloir s'élever au-dessus de sa condition d'origine. Stendhal a écrit *Le Rouge et le noir* dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, en 1830, et on a la sensation désagréable de voir, à travers les attaques

essuyées par A. Ernaux, que si elle est constamment et irrémédiablement dévalorisée, elle le doit en grande partie à ses origines, auxquelles elle est constamment ramenée. Même couronnée de la plus prestigieuse des récompenses littéraires, elle se trouve plus que jamais en proie à des attaques fleurant bon le mépris de classe. Il en sera donné des exemples ultérieurement.

Pour en finir sur la question de la pertinence d'un livre comme *L'Événement*, le simple fait que les nouvelles générations soient bouleversées par le texte et le plébiscitent donne une idée de son intemporalité. Le texte conforte les femmes dans l'idée d'appartenir à un groupe depuis longtemps infériorisé, voire infantilisé. Il ne s'agit nullement de minimiser ou de nier l'impact que peut avoir l'œuvre d'A. Ernaux sur les hommes, qui représentent par ailleurs une partie importante de son lectorat. Le livre agit sur leur compréhension d'un monde qui leur est souvent opaque, tant ce qui a trait au corps et au désir des femmes demeure confidentiel ou tabou, et est perçu, au final, comme de « la littérature de bonne femme pour bonne femme », autre leitmotiv dans la longue liste des attaques adressées à l'écrivaine. Mais, grâce à ses livres, beaucoup d'entre eux ont pris la mesure du déséquilibre existant entre la situation des femmes et la leur, comme le montre le témoignage d'un homme de 60 ans, Laurent, répondant à la question : *Qu'est-ce que les livres d'Annie Ernaux ont changé dans votre vie ?*<sup>36)</sup>

« Ce que cela a changé pour moi, quand j'ai découvert les livres d'Annie Ernaux, c'est que pour la première fois, en tant que lecteur, j'ai eu le sentiment de ressentir ce que cela pouvait être d'être une femme. Avant, je ne m'étais jamais rendu compte, avec d'autres auteurs masculins, que, en fait, j'entendais la voix d'un homme. Et ça a changé complètement ma perception. [...] Et la deuxième chose, c'est que cela m'a rendu beaucoup

---

36) Appel à témoignages lancé par Le journal *Le Monde*, 06-10-2022 (*op. cit.*).

plus attentif dans mes relations avec les femmes, et quand MeToo est arrivé, par rapport à d'autres hommes qui avaient des réactions un peu défensives ou sceptiques, [...], j'ai tout de suite pensé à elle, et à des tas de détails qu'elle aborde dans ses livres. Ça m'a permis de beaucoup moins tarder à comprendre ce qui se passait. »

### 3. Annie Ernaux ou « l'œuvre d'un Bourdieu en jupons<sup>37)</sup> »

La dimension sociologique dans l'œuvre d'A. Ernaux est considérable. Sa rencontre avec P. Bourdieu – considéré par beaucoup comme le grand sociologue de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle – a été déterminante. Bourdieu qui, disons-le d'entrée de jeu, a subi tout le long de sa carrière de nombreuses et violentes attaques, à l'instar de l'écrivaine, ce qui laisse conjoncturer, comme il en sera question plus loin, des similitudes dans leurs parcours respectifs. Dans un article du journal *Le Monde* où elle rend hommage au sociologue disparu, l'écrivaine évoque le bouleversement qu'a provoqué chez elle sa lecture des ouvrages qui ont, et continuent aujourd'hui encore, de marquer les générations de jeunes universitaires, notamment, tant leur actualité reste vive :

Lire dans les années 1970 *Les Héritiers*, *La Reproduction*, plus tard *La Distinction*, c'était – c'est toujours – ressentir un choc ontologique violent. J'emploie à dessein ce terme d'ontologique : l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie.<sup>38)</sup>

---

37) *Tribune* : *Heureusement, Annie Ernaux n'est pas un « Grand écrivain »*, par Johan Faerber, le 10-10-2022.

38) Annie Ernaux, *Bourdieu : le chagrin*, *Le Monde*, 5-12-2002, in *Le Cahier de l'Herne*, 2022 : 254-255.

L'onde de choc provoquée, en particulier, par les trois brûlots que cite A. Ernaux a été violente, et amplifiée par le contexte soixante-huitard, avec l'afflux massif des étudiants contestataires, très ancrés à l'extrême-gauche, de la génération du babyboom, véritable caisse de résonance des thèses, jusqu'alors inconcevables, que ces livres révèlent, et dont nous allons rappeler, très succinctement, les grandes lignes.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron, qui ont cosigné *Les Héritiers* (1966) puis *La Reproduction* (1970), jettent un véritable pavé dans la mare, en remettant en cause la notion d'ascenseur social, de méritocratie, et d'égalité des chances. Ils accusent le système scolaire de ne pas offrir les mêmes chances, malgré les apparences et la devise républicaine, aux enfants issus des « classes dominées » dont la possibilité d'accéder à l'enseignement supérieur est infime par rapport aux enfants appartenant à un milieu culturellement et économiquement favorisé. L'école, expliquent-ils, valorise un certain type de culture, la seule jugée légitime, favorisant les enfants, les *Héritiers*, ayant un accès « naturel » et régulier à la culture, aux livres, habitués à la fréquentation des musées, des salles de spectacles, aux voyages, aux discussions culturelles au sein de la famille. Ce *capital culturel* permet un écrémage par le bas, laissant la voie ouverte à la *reproduction*, à l'infini, des sempiternels schémas sociaux de domination.

Cette notion de capital culturel, permettant l'accès aux places « gardées », est élargie dans *La Distinction*<sup>39)</sup> (1979) dont le retentissement est très important. Bourdieu y établit une cartographie de l'espace social par le critère de la distinction au travers des jugements de goût.

« Quand nous mettons une cravate à poids ou une cravate unie, quand nous achetons une Mercedes ou une deux-chevaux, nous nous identifions

---

39) En 1998, l'Association internationale de sociologie a désigné *La Distinction, critique sociale du jugement* comme un des livres de sociologie les plus importants du 20<sup>e</sup> siècle.

plus profondément à nos goûts, au fond, qu'à nos opinions. Nos goûts nous trahissent beaucoup plus profondément que nos opinions. » (Archives INA, 1979)

Le sociologue montre que si l'on s'identifie fortement à ses goûts et à ses jugements, ceux-ci peuvent, inversement « trahir » notre identité. Chacun est, par ailleurs, plus ou moins conscient de ce qui est légitime, ou non, culturellement. Ainsi, on comprend, intuitivement, qu'avoir du Yourcenar sur les étagères de sa bibliothèque n'est pas perçu de même manière que d'avoir la sélection hebdomadaire du *Reader's Digest*. Le *bon goût*, est, de fait, l'apanage des classes dominantes. Mais, les goûts sont souvent profondément intériorisés et opèrent imperceptiblement. Le concept d'*habitus* permet une appréciation plus claire de cette réalité : l'idée est qu'en fonction du monde social auquel on appartient, on hérite d'un certain nombre de dispositions – telles que la façon de parler (certainement un des facteurs les plus révélateurs de son milieu d'origine), la façon de se tenir (le corps garde les marques du travail effectué), de s'alimenter (l'obésité touche de plein fouet les classes populaires), de se divertir, d'interagir en société (avec plus ou moins d'assurance), de s'adresser à l'autre (selon qu'il soit, socialement, perçu au-dessus, à égalité, ou au-dessous de soi), etc. – autant de dispositions qui dépendent de sa classe sociale, de son lieu de vie, de ses conditions d'existence. En somme, « Dis-moi ce que tu manges et tu lis, et je te dirais qui tu es ».

Ce rappel très schématique de l'apport de P. Bourdieu dans la sociologie, permet de porter un jugement plus clair sur ce que l'œuvre d'A. Ernaux doit au sociologue – l'écrivaine est, en effet, accusée de ne faire que reproduire les idées de son maître, qui a connu un parcours social proche du sien. Or, si l'apport est indéniable, et parfaitement assumé et revendiqué, il ne se réduit pas à une simple restitution de concepts bourdieusiens. Et puis, surtout, cet apport n'est pas à sens unique : l'écrivaine a, selon nous, inversement, beaucoup

apporté à l'œuvre du sociologue.

### 3.1 Un apport à double sens

Le bouleversement éprouvé par A. Ernaux à la lecture des ouvrages du sociologue va opérer sur elle à différents niveaux :

Tout d'abord, au niveau personnel, dans la vie-même de l'écrivaine, dans la mesure où c'est en lisant le sociologue qu'elle comprend que, non seulement le mal-être dont elle souffre porte un nom, mais qu'il est, en plus, largement partagé. « Le pire dans la honte, c'est qu'on croit être seul à la ressentir. » écrit-elle dans *La Honte*<sup>40)</sup>. Sentiment que P. Bourdieu partage, lui-même, de par ses origines, puisqu'il est le fils d'un métayer, qui s'est élevé, par la suite, socialement, en devenant receveur des postes. Mais, le sociologue – « miraculé<sup>41)</sup> », comme il le dit de lui-même, pour avoir échappé à l'élimination scolaire programmée<sup>42)</sup> – a acquis les instruments pour penser le système et entreprendre, au travers de ses propres domaines de recherche, d'expliquer ce malaise ressenti toute sa vie durant, même, alors qu'il atteint, professionnellement parlant, la consécration, en étant admis au Collège de

---

40) Ernaux A., *La Honte*, in Quarto Gallimard, 1997 : 256. *La Honte* où l'écrivaine met en scène cette longue et cuisante descente aux enfers qu'est le conflit intérieur, opposant, d'un côté, la honte que lui inspire son milieu, et de l'autre, son sentiment de trahir le monde qui a été le sien, avant de migrer dans l'autre, plus valorisé socialement et qui fixe les normes du bon goût.

41) Pierre Bourdieu, émission *Le bon plaisir*, Pascale Casanova, France Culture, 23-06-1990.

42) Le terme de « miraculé », qu'emploie P. Bourdieu pour parler de son parcours, semble excessif à première vue, mais les chiffres sont parlants : il faudrait six générations à une personne issue des classes populaires pour s'élever dans l'échelle sociale (Rapport de l'OCDE, *Ouest-France*, le 15-06-2015). Quant aux taux d'entrée aux grandes écoles la classe ouvrière n'y est représentée qu'à hauteur de 8%, aujourd'hui encore. (*L'accès aux grandes écoles reste plombé par les inégalités sociales*, par Lorélie Carrive, France Inter, le 19-01-2021).

France. Mais, ce qui est important, ici, c'est que le sociologue a travaillé pour donner les clés à ceux qui n'ont pas les instruments pour penser ce système. Il y a là une solidarité de classe, qui ne quittera pas P. Bourdieu. M. Onfray<sup>43)</sup> rapporte qu'en 1968, il fournit des analyses aux manifestants, une quarantaine de dossiers, de deux ou trois pages, faisant le lien entre la science et les militants.

C'est précisément ce que va faire l'écrivaine A. Ernaux, qui grâce à la lecture du sociologue acquiert, en quelque sorte, les instruments de sa libération, à savoir, « la grille d'intellection et d'intelligibilité » lui permettant de comprendre les rouages de la domination sociale et culturelle, en œuvre, ainsi que les dispositifs du maintien de cette domination, comme le système scolaire, dont il a été question auparavant. Elle comprend surtout ce qui a pu créer, à son corps défendant, ce sentiment de honte et de trahison.

Une fois la mécanique démontée et assimilée, des années de mûrissement et le passage par trois romans seront nécessaires à l'écrivaine, avant de trouver, enfin, une forme d'écriture qui lui permette, d'une part, de confronter ce qu'elle a appris chez Bourdieu à la réalité de son milieu, et d'autre part, d'en faire un objet littéraire, et ce, pour différentes raisons :

Premièrement, parce que l'écriture permet, plus que tout autre chose, de fixer ce qui resterait autrement du domaine de l'impression ou du souvenir, et à ce propos, une des choses que répète volontiers l'écrivaine dans ses interviews, c'est que tant que le vécu n'est pas passé par le canal de l'écriture, il n'a pas fini son chemin. « La vraie vie vécue, c'est la littérature<sup>44)</sup> » dit-elle. Donc, pour A. Ernaux, appréhender la réalité du vécu passe nécessairement par l'écriture.

---

43) « La gauche libertaire de Bourdieu », Gauche empirique contre gauche transcendante - Contre-histoire de la philosophie, par Michel Onfray – Conférence N° 260, le 5-1-2015.

44) Hors-série avec Annie Ernaux, Émission 28 minutes, par Élisabeth Quint, Arte, le 29-12-2022.

Deuxièmement, à l’instar de P. Bourdieu, elle se sent investie, si ce n’est d’une mission, pour le moins d’une responsabilité, comme elle l’affirme, lors de sa conférence de presse donnée chez son éditeur, le jour de l’annonce de l’attribution du prix Nobel, le 6 octobre 2022 : « Ce Nobel est pour moi une responsabilité, celle de continuer à lutter contre les injustices sous toutes leurs formes. » Et dans les injustices à combattre, celles qui visent les femmes et les dominés. Ce même jour, elle appelait à participer, comme elle le fera quelques jours plus tard, à *la marche contre la vie chère*<sup>45)</sup>.

Troisièmement, parce qu’elle a fait le serment de « venger sa race », c’est-à-dire de redonner une visibilité aux siens – et à travers eux, les petits, les oubliés, ceux des marges –, de leur rendre leur dignité souvent moquée ou bafouée, de les inscrire dans ses récits pour faire éprouver quelque chose de leur réalité, ou comme le dit le poète P. Bergounioux : « les sortir du bannissement symbolique et les ramener au centre de l’image où ils ne peuvent jamais voir leur reflet<sup>46)</sup> ».

Quatrièmement, parce qu’ayant, enfin, trouvé la forme stylistique adéquate pour atteindre les buts qu’elle s’est fixés, selon les principes rigoureux qu’elle a posés elle-même comme préalables à son entreprise – comme, par exemple, ne pas sombrer dans l’exotisme de classe ou le populisme, ne pas se laisser aller à des envolées lyriques, bien rester à hauteur de ceux pour qui elle écrit, etc. – elle est à même de rendre accessibles ces concepts libérateurs qui ont éclairé sa route, de les transmettre à son tour. Certes, les thèses du sociologue ont été, et sont toujours largement diffusées, dans les milieux intellectuels et académiques,

---

45) Elle a signé l’appel formulé en ces termes : « Face à l’extrême-marché qui corrompt tout, face à l’extrême droite qui tire parti de la désolation pour avancer ses pions racistes, sexistes et liberticides, nous appelons à unir nos forces dans la rue et à marcher ensemble ». La marche a eu lieu le 16 octobre 2022.

46) Hors-série avec Annie Ernaux, Émission 28 minutes, par Elisabeth Quint, Arte, le 29-12-2022.

auprès d'étudiants, auxquels elles sont expliquées et commentées, et au-delà sans doute, mais il est à craindre que les principaux intéressés n'y aient pas accès. Ce sont des ouvrages de sociologie, conçus pour des chercheurs et des universitaires, difficiles d'accès et parfois d'une grande opacité. P. Bourdieu n'est pas un auteur facile à lire.

A. Ernaux a su donner une autre portée aux concepts développés par le sociologue, grâce à son écriture directe, concise et dépouillée de tout artifice, et sans passer par le discours théorique, mais en mettant en scène – à travers des êtres de chair et de sang – des vies, des comportements, des corps, des manières d'agir, de se mouvoir, de penser ou de s'exprimer, ou encore des destins, individuels et singuliers – en somme, les habitus – dont elle est parvenue à faire sentir l'universalité. En témoigne, l'extrême abondance de lettres de lecteurs, bouleversés de s'être reconnus, ou d'avoir reconnu leur entourage, dans les existences que dépeignent ses livres.

On a souvent critiqué l'écrivaine pour sa froideur et son manque d'affectivité, en particulier dans *La Place*, où elle revient sur l'existence de son père disparu. C'est en effet l'attitude sociologique qu'elle a choisi d'adopter, en plaçant à distance, l'*objet* de son analyse, en l'occurrence son père, de la même manière qu'elle s'est elle-même objectivée dans la plupart de ses écrits, pour précisément laisser la possibilité au lecteur de se reconnaître dans le *je*, ou le *il*, ici, comme cela a été explicité auparavant. Ce parti pris stylistique pourrait paraître dérangeant, notamment dans l'écrit mettant en scène son propre père, si l'émotion et l'impact que produit cette forme littéraire, assumée, n'avait atteint son public, droit au cœur. Avec *La Place*, A. Ernaux a obtenu, faut-il le rappeler, le prix Renaudot.

Pour en conclure avec la question des apports de P. Bourdieu à l'œuvre ernausienne, et de leur réciprocité, on peut dire, qu'en plus d'avoir contribué à diffuser les thèses du sociologue, en les rendant plus accessibles par leur mise en scène à travers des destins individuels, le sien inclus, l'écrivaine les a, aussi

et surtout, validées. Elle a fait, dit-elle, « la preuve par corps<sup>47)</sup> » des thèses du sociologue puisqu'elle a « éprouvé dans l'ordre du vécu, ce que Bourdieu a échafaudé dans l'ordre du concept<sup>48)</sup> ». P. Bourdieu lui a donc donné, dans un premier temps, les instruments qui ont permis une élucidation de son vécu, qu'elle a, dans un deuxième temps, mis à l'épreuve dans son œuvre, à travers son vécu personnel et celui des autres. Cette validation a nécessairement beaucoup apporté à l'aura et à l'œuvre du sociologue, qu'elle contribue, d'une certaine manière, à pérenniser, et plus encore, à l'heure où l'œuvre de la lauréate du prix Nobel est scrutée et analysée à travers le monde. A. Ernaux est par ailleurs, et il est important de le souligner, extrêmement généreuse en ce qui concerne le temps qu'elle accorde aux journalistes de la presse écrite comme du petit écran, aux chercheurs ou aux étudiants qui s'intéressent à son œuvre, ce qui laisse à imaginer que c'est une manière pour elle d'atteindre ceux qui n'ont pas accès à ses livres, et, *a fortiori*, moins encore à ceux du sociologue, mais pour qui la parole de l'écrivaine peut être libératrice.

### En guise de conclusion

Il nous paraît important au moment de conclure cet article, de partir des points communs dans les destinées d'A. Ernaux et P. Bourdieu, car ils sont, nous semble-t-il, les plus à même d'expliquer la violence des passions suscitées par l'annonce de l'attribution du prix Nobel 2022. À cet effet, peut-être aurait-il été intéressant de s'interroger sur les raisons pour lesquelles le livre *Les Années*, dont il n'a pas été fait mention jusqu'ici, a été le seul ouvrage de l'écrivaine à

---

47) Expression utilisée, sans doute, en référence à un essai sur « La connaissance par corps » dans les Méditations pascalienues de Pierre Bourdieu, cité dans SHERINGHAM, Michael. Annie Ernaux et « la connaissance par corps » : écriture et exposition de soi dans L'Événement et L'Atelier noir, In : La giostra dei sentimenti. Macerata : Quodlibet, 2015.

48) Dominique Viart, dans l'émission, *Annie Ernaux, autrice de l'intime (2/4) : Écrire de ne pas écrire*, La compagnie des œuvres, 16-01-18.

avoir fait l'unanimité. Cette grande fresque mêlant l'intime et le collectif, l'Histoire avec un grand H et la petite histoire, le politique et le social, et s'adressant à tout un chacun, sans distinction de sexe ni de classes, semble avoir relégué à un second plan les problématiques liées aux inégalités sociales ou sexuelles. Leur traitement est, pour le moins, moins frontal.

Le texte qu'a écrit A. Ernaux en hommage à P. Bourdieu<sup>49)</sup>, disparu en 2002, est très troublant. Il y a une telle concordance entre deux situations qui sembleraient, à première vue, être aux antipodes l'une de l'autre : un hommage rendu à l'occasion de la disparition d'un sociologue et le couronnement d'une écrivaine, que toute comparaison paraîtrait improbable. Or, ce que dit A. Ernaux des réactions occasionnées par la mort du sociologue, serait transposable à celles qu'a suscitées l'attribution de son prix.

La manière dont la mort de Pierre Bourdieu a été annoncée et commentée dans les médias, le 24 janvier, à la mi-journée, était instructive. Quelques minutes en fin de journal, insistance – comme s'il s'agissait de l'alliance incongrue, désormais impensable, de ces deux mots – sur « l'intellectuel engagé ». Par-dessus tout, le ton des journalistes révélait beaucoup : celui du respect éloigné, de l'hommage distant et convenu. À l'évidence, par-delà le ressentiment qu'ils avaient pu concevoir vis-à-vis de celui qui avait dénoncé les règles du jeu médiatique, Pierre Bourdieu n'était pas des leurs. Et le décalage apparaissait immense entre le discours entendu et la tristesse, qui, au même moment, envahissait des milliers de gens, des chercheurs et des étudiants, des enseignants, mais aussi des hommes et des femmes de tous horizons, pour qui la découverte des travaux de Pierre Bourdieu a constitué un tournant dans leur perception du monde et dans leur vie.

---

49) Annie Ernaux, *Bourdieu : le chagrin*, *op. cit.*

Il y a d'abord, un « hommage distant et convenu », laissant entrevoir « le ressentiment » à l'égard du sociologue en raison d'un de ses écrits, en particulier, qui ne lui sera pas pardonné<sup>50)</sup>. Du côté de l'écrivaine, l'annonce de l'attribution du Nobel provoque, dans un premier temps, et comme l'exige la bienséance, de la réjouissance, c'est l'effet « cocorico » : la France compte *un nouveau* prix Nobel de littérature, c'est une femme et il faut s'en réjouir. Mais, ce contentement laisse très vite place à des grincements de dents, en réalité, le bât blesse, et le vernis se fissure, provoquant une explosion de haine, sentiment violent qui contraste avec celui de tristesse, dans le cas de P. Bourdieu, ou d'allégresse, dans le cas de l'écrivaine, qui « envahissait des milliers de gens, des chercheurs et des étudiants, des enseignants, mais aussi des hommes et des femmes de tous horizons, pour qui la découverte des travaux de **P. Bourdieu / A. Ernaux** a constitué un tournant dans leur perception du monde et dans leur vie. »

Les deux noms, on le voit, sont interchangeables. A. Ernaux a-t-elle pressenti une communauté dans leurs destins respectifs ? Les deux ont été, ou sont, l'objet de sentiments violents d'amour ou de haine. Et, selon nous, ils sont aimés pour les mêmes raisons que d'autres les haïssent. On ne leur pardonne pas leurs classes d'origine, et le fait qu'ils aient pu en démonter et démontrer les arcanes, pour en déjouer les pièges ; on ne leur pardonne pas non plus leur liberté et indépendance, d'autant plus choquante en ce qui concerne l'écrivaine, puisque c'est une femme. Ce que, certes, elle ne partage pas avec le sociologue, qui a néanmoins écrit sur la domination masculine<sup>51)</sup>. Cette liberté et indépendance est visible dans leur manière de s'affranchir de la domination symbolique, dont tous deux ont néanmoins gardé des séquelles se manifestant,

---

50) Il s'agit de son essai *Sur la télévision* suivi de *L'emprise du journalisme*, Paris, Éd. Liber, coll. « Raisons d'agir », 1996.

51) *La domination masculine*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Liber », 1998.

par exemple, par une impression permanente d'illégitimité ou d'usurpation de leur position, pourtant acquise, centimètre par centimètre, après des parcours d'excellence, néanmoins semés d'embûches. Ce sont pourtant les sentiments qui envahissent A. Ernaux en apprenant l'attribution de son prix Nobel<sup>52)</sup>, tout comme P. Bourdieu, quand il est admis dans le très prestigieux Collège de France, comme le montre le texte de sa *Leçon inaugurale*<sup>53)</sup>. A l'illégitimité, s'ajoute le sentiment de trahison, qui fait penser à P. Bourdieu que son entrée au Collège de France lui a valu une punition légitime, puisqu'il l'associe au décès brutal de son père, renversé par une auto, sur une route nationale qui borde la maison familiale que le sociologue a contribué à rénover, ce qui redouble son sentiment de culpabilité. Quant à l'écrivaine, son père meure alors qu'elle vient d'obtenir l'agrégation, ce qu'elle interprète de la même manière que le sociologue. On se rappelle également qu'elle interprète sa déchéance, au moment de son avortement, comme le prix à payer pour avoir aspiré à s'élever, et de ce fait, trahi son monde d'origine.

Pour en revenir sur l'indépendance revendiquée vis-à-vis de la classe dominante, à laquelle ils refusent, tous deux, de prêter allégeance, considérant qu'ils se sont faits seuls, et qu'ils en ont payé le prix, on peut s'arrêter sur la *Leçon inaugurale* de P. Bourdieu, lors de laquelle ce dernier a dérogé sciemment à une règle implicite qui consiste à remercier ceux à qui l'on doit son intronisation dans la fameuse institution. On garde, également, en mémoire l'attitude outrée du philosophe A. Finkielkraut<sup>54)</sup> qui reproche, de façon très acerbe, à la lauréate du prix Nobel, son manque de gratitude envers l'école. Cela

---

52) *Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022*, La grande librairie, France TV, émission animée par A. Trapenard, le 20-10-2022.

53) *Leçon inaugurale au Collège de France, Chaire de sociologie*, par M. Pierre Bourdieu, le 23-4-1982.

54) *L'œuvre d'Annie Ernaux*, émission Répliques, France culture, par A. Finkielkraut avec R. Leyris et P. Assouline, le 26-11-2022

pourrait paraître très anecdotique mais ça ne l'est pas. Cette attente du philosophe fait montre d'une condescendance dérangeante parce qu'elle suppose une attitude de sujétion envers la toute puissante classe dominante. Dans une interview, P. Bourdieu déclare quant à lui : « J'ai été miraculé, et aux miraculés on leur demande de dire tous les jours merci du miracle. À qui pouvais-je dire ça ? »<sup>55)</sup>.

Il ne viendrait à l'esprit de quiconque de demander à J.P. Sartre, à M. Yourcenar, ou à J. D'Ormesson, de dire merci. Certes, A. Finkelkraut<sup>56)</sup> doit sa réussite à la méritocratie, notion à laquelle il semble très attaché, mais il ne tient pas compte de deux facteurs importants : d'abord, A. Ernaux n'a pas fait ses études à l'école de la République mais « dans une boîte privée » ; d'autre part, il fait abstraction du fait que seul un pourcentage infime des jeunes issus des classes populaires parvient à grimper l'échelle sociale et ce, au prix d'efforts parfois colossaux. Il suffit de lire D. Eribon ou É. Louis pour s'en convaincre. Mais, ces exemples de réussite sont, comme l'écrit A. Naselli, « essentiels au maintien du concept de hiérarchie sociale basé sur le mérite individuel : la méritocratie. En incarnant la possibilité de s'extraire de son milieu et donc de choisir sa vie, ils [les transfuges] sont les personnages principaux d'un conte de fées, le totem absolu de la République. » (2021 :12).

La multitude des attaques et des critiques à l'encontre d'A. Ernaux rend difficile, dans le cadre d'un article, de les aborder plus en détails et de manière plus exhaustive. Aussi, nous a-t-il semblé plus important, de montrer, dans un premier temps, les caractéristiques de l'œuvre de l'écrivaine et ce qui a fait que l'académie suédoise s'est illustrée en attribuant la plus prestigieuse des

---

55) Émission *Par les temps qui courent*, France culture, le 6-10-2022. (*Op. cit.*).

56) A. Finkelkraut est issu d'une famille juive de réfugiés décimée pendant la seconde guerre mondiale.

récompenses à une femme, qui n'a jamais dérogé à ses principes, dans sa vie d'écrivaine, comme dans ses engagements en tant que femme et citoyenne.

(本学教授)

## BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P. & PASSERON J.-C., *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Éd. de minuit, coll. « Grands documents » (no 18), 1964.
- BOURDIEU P. & PASSERON J.-C., *La reproduction : Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les Éd. de minuit, coll. « Le sens commun », 1970.
- BOURDIEU P., *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éd. de minuit, 1979.
- La domination masculine*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Liber », 1998.
- ERNAUX A., *Les Armoires vides*, Éd. Gallimard, Paris, 1974.
- Ce qu'ils disent ou rien*, Éd. Gallimard, Paris, 1977.
- La Femme gelée*, Éd. Gallimard, Paris, 1981.
- La Place*, Éd. Gallimard, Paris, 1983.
- Une femme*, Éd. Gallimard, Paris, 1988.
- Passion simple*, Éd. Gallimard, Paris, 1992.
- Journal du dehors*, Éd. Gallimard, Paris, 1993.
- « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Éd. Gallimard, Paris, 1997.
- La Honte*, Éd. Gallimard, Paris, 1997.
- L'Événement*, Éd. Gallimard, Paris, 2000.
- La Vie extérieure*, Éd. Gallimard, Paris, 2000.
- Se perdre*, Éd. Gallimard, Paris, 2001.
- L'Occupation*, Éd. Gallimard, Paris, 2002.
- L'Usage de la photo*, avec M. Marie, Éd. Gallimard, Paris, 2005.
- Les Années*, Éd. Gallimard, Paris, 2008.
- L'Atelier noir*, Éd. Gallimard, Paris, 2022, (1<sup>ère</sup> éd., Éd. des Busclats, 2011.)
- Écrire la vie*, Coll. Quarto, Gallimard, 2011
- Regarde les lumières mon amour, Raconter la vie*, Éd. du Seuil, 2014.
- Mémoire de fille*, coll. Blanche, Éd. Gallimard, Paris, 2016.
- Hôtel Casanova*, coll. Folio, 2020.
- Le Jeune Homme*, Éd. Gallimard, Paris, 2022.
- ERNAUX A., « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5-12-2002, in *Le Cahier de l'Herne*,

2022 : 254-255.

ERIBON D., *Retour à Reims*, Éd. Fayard, Paris, 2009.

LOUIS Éd., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Éd. du Seuil, Paris, 2014.

NASELLI A., *Et tes parents, ils font quoi ? Enquête sur les transfuges de classe et leurs parents*, Éd. JC Lattès, 2021.

#### **Recueils et revues scientifiques consacrées à Annie Ernaux :**

Annie Ernaux : Le temps et la mémoire, Colloque de Cerisy (2012), sous la dir. F. Best, B.

Blanckeman, F. Dugast-Portes, Coll. Essais - Documents, Éd. Stock, 2014.

*Cahier de l'Herne Annie Ernaux*, n°138, Éd. de L'Herne, Paris, 2022.

#### **Articles de journaux et magazines :**

« *J'écrirai pour venger ma race* » *Le discours d'Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature*, Le Monde, le 10-12-2022.

*Annie Ernaux, une œuvre intime et politique*, Le Monde, par Raphaëlle Leyris, le 8-10-2022., p. 8-9.

*Annie Ernaux : un engagement qui dérange*, par Gisèle Sapiro, En attendant Nadeau, Journal de la littérature, des idées et des arts, le 30-11-2022.

*Derrière la polémique autour de l'attribution du Nobel à Annie Ernaux, une histoire de luttes*, Slate, par Christian Salmon, le 12-10-2022.

*Annie Ernaux, une Nobel illégitime ? Il y a 37 ans, c'était Claude Simon, "un auteur sans début ni fin"*, sur France Culture, Par Chloé Leprince, 11-10-2022.

*Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, critique une institution faite « pour les hommes »*, sur le site Madmoizelle, par Camille Lamblaut, le 07-12-2022.

*Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature : et si c'était nul ?* Le FIGARO, par Nicolas Ungemuth, le 18-10-2022.

*Tribune : Heureusement, Annie Ernaux n'est pas un « Grand écrivain »*, sur le site Diacritik, par Johan Faerber, le 10-10-2022.

*Annie Ernaux, un Nobel pour rien ?* sur le site *Entreprendre*, par Marc Alpozzo, le 14-10-2022.

Dossier l'OBS : *Avec Annie Ernaux*, par Cécile Prieur, p. 3 ; *Annie Ernaux, l'écriture et la vie ou 48 heures en Italie avec Annie Ernaux, prix Nobel de littérature*, par Grégoire Leménager, p23 ; ; *Annie Ernaux : mais pourquoi tant de haine ?* par Élisabeth Philippe, p.29 ; *Une étrange connivence*, par l'académicien Antoine Compagnon, p. 32 ; *Une grande*

*sœur*, par l'écrivaine Brigitte Giraud, p. 33 ; L'OBS/n° 3035, le 08-12-2022.

### **Émissions de radio, documents audios**

*Annie Ernaux* : “*J’ai vraiment senti ce sexisme vis-à-vis de la femme mûre*”, l’invité de 8h20,

Le grand entretien, par Nicolas Demorand, Léa Salamé, France Inter, le 11-05-2022.

*Annie Ernaux* : “*Le Jeune Homme*” est un précipité de tout ce qui est important à mes yeux”,

Par les temps qui courent, France Culture, par Marie Richeux, le 6-10-2022 (redif.).

*Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022*, La grande librairie, France TV, émission animée par Augustin Trapenard, le 20-10-2022.

*Annie Ernaux, le portrait d’une écrivaine en lutte*, L’heure du monde, par Raphaëlle Leyris et Claire Leys, Le podcast, Le Monde, le 20-10-2022.

### **Documentaire**

Michelle Porte, *Les Mots comme des pierres. Annie Ernaux, écrivain*, 2014.

### **Colloque**

*Écrire sa vie, raconter la société. L’autobiographie au risque de la sociologie : Le rôle spécifique de la littérature dans cette évolution : irruption du sociologique, en littérature, évolution de l’écriture de soi dans la littérature française*, par Annie Ernaux et Nelly Wolf, le 2-10-2021, à la BNF.